

Orange brûlé

Lise Gauvin, *Parti pris littéraire*, PUM, 2013 [1975], 224 p.

Robert Major, *Parti pris. Idéologies et littérature*, Nota bene, 2013 [1979], 489 p.

Jacques Pelletier (dir.), *Parti pris. Une anthologie*, Lux, 2013, 376 p.

Jonathan Livernois

Numéro 303, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2014). Compte rendu de [Orange brûlé / Lise Gauvin, *Parti pris littéraire*, PUM, 2013 [1975], 224 p. / Robert Major, *Parti pris. Idéologies et littérature*, Nota bene, 2013 [1979], 489 p. / Jacques Pelletier (dir.), *Parti pris. Une anthologie*, Lux, 2013, 376 p.] *Liberté*, (303), 58–59.

Orange brûlé

Cinquante ans plus tard, l'héritage de *Parti pris* en trois livres et une couleur.

JONATHAN LIVERNOIS

TROIS MOIS APRÈS TOUT LE MONDE, suivant la vitesse d'une caravelle, j'aborde ici un thème important de l'automne intellectuel québécois. Vous vous en souvenez : on a célébré le cinquantenaire du premier numéro de la revue *Parti pris*. Ce fut l'occasion de la lire et d'arrêter de faire semblant qu'on l'avait étudiée Dieu sait où. Déjà, avant que la BANQ ne la mette en ligne dans son site internet, c'était la croix et la bannière pour retrouver et consulter tous ses numéros, parus entre 1963 et 1968.

Plusieurs, dont je suis, sont demeurés pantois comme une ministre libérale devant la qualité de ces numéros publiés avec la «régularité d'un périodique suisse», comme le disait Gérard Pelletier, pour se moquer. Parce que les maisons d'édition pensent à nous, elles ont voulu nous aider à poursuivre l'expérience. Trois d'entre elles ont saisi la balle au bond. Lux Éditeur a fait paraître *Parti pris. Une anthologie*, préparée par Jacques Pelletier. Les Presses de l'Université de Montréal ont décidé de remettre sur le marché l'étude de Lise Gauvin, *Parti pris littéraire*, parue initialement en 1975, tandis que Nota bene a repris celle de Robert Major, *Parti pris. Idéologies et littérature*, publiée en 1979 chez Hurtubise HMH. Ces études sont bienvenues. Outre sa Sainte Trinité (laïcité, indépendance et socialisme), son intérêt pour le joual et les noms de ses principaux animateurs (Chamberland, Major, Godin, Maheu et Piote), que sait-on vraiment de *Parti pris*? Ceux qui ont aujourd'hui vingt ans et qui se révoltent contre les injustices de leur société (il y en a au moins deux ou trois) peuvent-ils y trouver de quoi boire? Ces trois ouvrages ont-ils permis de faire un pas dans cette direction? À faire en sorte que 1963 soit également 2012 ou 2013, brisant toutes les lignes du temps? L'objectif : qu'enfin on puisse être des contemporains des luttes d'hier qui n'ont jamais vraiment été gagnées. J'aime bien ce qu'écrivait le philosophe Michael Löwy dans son étude consacrée aux «Thèses

sur le concept d'histoire» de Walter Benjamin, il faut que «le présent éclaire le passé, et que le passé éclairé devienne une force au présent».

Vous l'aurez deviné, ce n'est pas exactement ce qui est arrivé. On a d'abord vu un présent taraudé par un passé qui se prend pour le présent. En effet, les Presses de l'Université de Montréal ont décidé de faire paraître un fac-similé de l'étude de Lise Gauvin. La page couverture, la mise en page, le texte, rien n'a changé depuis cette époque. Le vintage, parfois, ça peut se comprendre. Par exemple, il est fort agréable de relire le recueil *Deux sangs* de Gaston Miron et d'Olivier Marchand, qu'on a reproduit à l'identique pour le soixantième anniversaire de sa parution et des Éditions de l'Hexagone. À le lire, on se sent presque comme un ami du jeune Gilles Carle. Mais dans le cas de *Parti pris littéraire*, quelle est la pertinence d'une telle opération de reproduction?

Cet essai de Lise Gauvin, aujourd'hui professeure émérite de l'Université de Montréal, avait pour but de «dévoiler, selon une approche à la fois descriptive et analytique, les implications littéraires et culturelles qui *coïncident* avec une orientation politique donnée». Quarante ans plus tard, ses analyses demeurent riches. On goûtera tout particulièrement ses propos sur la poésie de l'époque. Mais un doute subsiste. L'opération cosmético-vintage est-elle une façon de faire l'économie d'une prise en compte du temps qui s'est écoulé depuis les années soixant-dix? Cette prise en compte sous-tendrait d'abord une révision du texte à l'aune de quarante ans de recherches, même s'il est vrai qu'en ce domaine, on a plutôt roulé en première vitesse. Par exemple, comment se fait-il qu'on n'ait toujours pas d'étude sérieuse sur *toute* l'histoire des Éditions *Parti pris*, de 1964 à 1984? On parle tout de même de la maison dont Gérard Godin a été le directeur de 1965 à 1977. On parle de l'éditeur de Clémence DesRochers et de Mao. La modernité québécoise s'y est insinuée à travers un itinéraire mal fléchi entre rupture et repli, universel et particulier, entre mémoire et espoir. Dommage que l'occasion n'ait pas été saisie de prolonger la réflexion amorcée en 1975.

Puisque quarante années ont passé, on aurait aussi pu en profiter pour corriger quelques erreurs factuelles. Avant de ressusciter à la fin du vingtième siècle, *Cité libre* a cessé ses activités en 1966 et non pas en 1971. *L'Homme rapaillé* de Gaston Miron a paru en 1970 et non en 1969. On ne saurait expliquer comment le recueil *La poésie et nous*, paru en 1958 chez l'Hexagone, aurait pu réunir des textes issus d'une rencontre organisée par *Liberté*, tandis que la revue n'existera qu'à partir de 1959. On appréciera aussi le lien établi par Lise Gauvin entre l'expérience de *Parti pris* et celle de l'Institut canadien de Montréal, ce qui n'allait pas de soi à une époque où le dix-neuvième siècle libéral canadien-français était encore très peu étudié. Malheureusement, elle se trompe sur la date de naissance de l'Institut (1844 plutôt que 1845) et renvoie à sa soi-disant «résistance à l'anglicisation», ce qui est un étrange résumé de la mission de l'Institut. Peut-être

Lise Gauvin, *Parti pris littéraire*, PUM, 2013 [1975], 224 p.

Robert Major, *Parti pris. Idéologies et littérature*, Nota bene, 2013 [1979], 489 p.

Jacques Pelletier (dir.), *Parti pris. Une anthologie*, Lux, 2013, 376 p.

confond-on ici le refus du colonialisme et celui de l'anglicisation, phénomène qui occupe à peu près tout le monde en 1975. Lois 63 et 22, souviens-t-en...

J'ai l'air de pinailler, mais je regrette surtout que le choix de reproduire à l'identique un livre avec une jaquette rouge bourgogne ou orange brûlé ait prévalu sur sa révision. Même la courte postface d'André Major, fondue dans l'ensemble, s'y perd, comme si elle était d'un autre temps. Je serais bien en peine de dire lequel.

Autre réédition : *Parti pris. Idéologies et littérature*, étude solide de Robert Major (aujourd'hui vice-recteur émérite de l'Université d'Ottawa), parue initialement en 1979 chez Hurtubise HMH et reprise ici par les Éditions Nota bene. Cette fois, on ne fait pas comme si 1979 était 2013. Escorté par une courte mais efficace préface de Marie-Andrée Beaudet, qui met les choses à leur place, le texte de Robert Major traite à son tour de la place de la littérature et de la critique dans la revue. Il identifie notamment cette « contradiction », féconde, au cœur même de *Parti pris* : « Les partipristes sont des littéraires qui ont constamment la tentation de se renier par volonté politique. [...] Pourtant, ils écrivent des poèmes, des romans et des nouvelles, ils font tous de la critique littéraire et lui donnent sa place dans la revue, et, par l'intermédiaire des Éditions, lancent surtout des œuvres littéraires. »

Major dégage également les sources idéologiques de la revue, départage le rôle qu'y ont joué le marxisme, l'existentialisme sartrien et le socialisme décolonisateur. On n'est toutefois pas à Alger en 1962. Le chercheur insiste sur le fait que les réflexions des jeunes collaborateurs sont liées à des

Comment se fait-il qu'on n'ait toujours pas d'étude sérieuse sur toute l'histoire des Éditions Parti pris, de 1964 à 1984 ? On parle tout de même de la maison dont Gérald Godin a été le directeur.

problématiques québécoises qui ne sont pas complètement nouvelles. Cela permet de remettre en question les soi-disant ruptures nettes qu'aurait engendrées le groupe. Ce constat n'est pas, lui-même, fracassant. André Laurendeau, dès 1964, avait noté un lien frappant entre les idées des collaborateurs de *Parti pris* et celles de leurs aînés de *Cité libre*, ce qui avait certainement dû faire plaisir aux premiers...

La probité de Major est notable. Son jugement de l'entreprise est sans appel : « Comme tellement d'autres aventures québécoises, [*Parti pris*] aura manqué de souffle, il n'aura pas su aller au bout de ses virtualités et se sera sabordé lui-même avant d'avoir donné sa pleine mesure. » C'est un peu décevant, tout ça. Mais pas mal vrai. Si l'on veut enter les



E. PLATEAU

Marie-Andrée et Sylvie-Anne se retrouvaient tous les samedis après-midi pour échanger leurs bons de réduction glanés pendant la semaine.

combats d'hier sur ceux d'aujourd'hui ou, à tout le moins, y trouver une impulsion nécessaire, il faudra se souvenir de cet asthme intellectuel.

Un dernier ouvrage, sans doute le plus pertinent dans le contexte, est paru chez Lux : *Parti pris. Une anthologie*, dont les textes ont été choisis et présentés par Jacques Pelletier. L'éditeur n'a pas pu résister au charme suranné de l'orange brûlé pour sa jaquette. Dans ce cas, ça donne un bel objet, très bien fait, qui ne s'enfonce pas dans la nostalgie. La présentation générale de Pelletier est impeccable. L'homme est pédagogique sans tenir trop longtemps la main du lecteur. Il a la bonne idée de pousser plus loin que 1968 et de voir les suites de la revue. Il constate que son « existence spectrale », depuis les années 1980, s'achève avec un parti comme Québec solidaire et un événement majeur comme le printemps 2012. Reste à voir, concrètement, ce que cela signifie. Mais ça, Jacques Pelletier n'a pas à le faire pour nous.

Le choix des textes ? Rien à redire. La représentativité des collaborateurs (il n'y a pas, à première vue, de grands oubliés) et des tendances semble juste. Il y a un équilibre entre les essais ou les études (qui traitent de la politique, de la culture, de la littérature, de la laïcité) et les textes de création ; on peut y lire des textes classiques que Pelletier n'aurait pu laisser de côté sans se faire taper sur les doigts (comme « Profession : écrivain » d'Hubert Aquin, « Un long chemin » de Gaston Miron, « Suite fraternelle » de Jacques Brault et « L'Afficheur hurle » de Paul Chamberland) et on y découvre des textes fascinants, comme « Un pays à mettre au monde » de Jacques Brault. On ne saurait demander mieux. En fait, oui, on peut demander mieux. Que les problèmes qu'on découvre au fil des pages soient devenus caducs, avec le temps. Malheureusement pour nous, les gars de vingt ans ont visé juste en 1963. Cinquante ans plus tard, comme l'écrivait un philosophe (ou peut-être était-ce Jean-Jacques Goldman), on ne change pas. Pour savoir par où nous avons péché depuis trop d'années, allez lire Brault et Maheu, entre autres, dans l'anthologie de Pelletier. **L**